

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

L'Egypte vue par les premiers «reporters» de l'Histoire

OBSOMER, Claude

Published in:
Le livre des Egyptes

Publication date:
2014

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

OBSOMER, C 2014, L'Egypte vue par les premiers «reporters» de l'Histoire: Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon et Pline l'Ancien. Dans F Quentin (Ed.), *Le livre des Egyptes*. Robert Laffont, Paris, p. 124-138.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

À DÉCOUVRIR AUSSI
DANS LA MÊME COLLECTION

Alexandre le Grand. Histoire et dictionnaire, sous la direction
d'Olivier Battistini et Pascal Charvet

Dictionnaire des lieux et pays mythiques, sous la direction d'Oli-
vier Battistini, Jean-Dominique Poli, Pierre Ronzeaud et Jean-
Jacques Vincensini

Dictionnaire des symboles, par Jean Chevalier et Alain Gheerbrant

Dictionnaire du Coran, sous la direction de Mohammed Ali Amir-
Moezzi

Dictionnaire encyclopédique du judaïsme, sous la direction de
Geoffrey Wigoder

L'Ésotérisme, par Pierre A. Riffard

Ésotérismes d'ailleurs, par Pierre A. Riffard

La Franc-maçonnerie. Histoire et dictionnaire, sous la direction
de Jean-Luc Maxence

Histoire et art de l'écriture, par Jérôme Peignot, Charles Paillas-
son et Marcel Cohen

Les Langages de l'humanité, par Michel Malherbe avec la colla-
boration de Serge Rosenberg

*Le Voyage en Égypte. Anthologie de voyageurs européens de
Bonaparte à l'occupation anglaise*, édition établie par Sarga
Moussa

LE LIVRE DES ÉGYPTES

Édition établie sous la direction de
FLORENCE QUENTIN



ROBERT LAFFONT

si ancienne et honorable soit-elle. Ce sera seulement son illustre disciple, Alexandre le Grand, qui jettera le pont entre l'Égypte et la Grèce, en se déclarant « fils d'Ammon » autant que de Philippe II de Macédoine.

Au long de rapides parcours à travers la littérature grecque, de la plus haute antiquité jusqu'à l'époque classique, nous avons visité l'Égypte fabuleuse d'Homère, éclipsée dans les ères historiques les plus lointaines, l'Égypte mystérieuse des orphiques et des pythagoriciens, puis l'Égypte idéale de Platon, et celle, nettement plus sensible et empirique d'Aristote. Toutes ces « Égyptes », reflets d'un certain regard grec sur le pays des Pharaons, rejoindront l'Égypte historique quelques années avant la mort d'Aristote, grâce à la conquête d'Alexandre. En concrétisant ainsi la « vision égyptienne » de l'hellénisme, où le réel et l'imaginaire s'enchevêtraient, l'*oikistès* (« fondateur ») d'Alexandrie, fera naître, avec une vigueur tout neuve, et briller, d'un éclat tout rénové, le mirage grec de l'Égypte, source éternelle de sagesse.

Les « Égyptes », des Grecs donnent à rêver et donnent à penser. Si notre article montre comment différents penseurs traitèrent les connaissances qu'ils avaient du pays des pyramides, chacun en projetant sur cet univers merveilleux les spéculations qui traversent leurs œuvres respectives, il n'en reste pas moins que ce détour par la vallée du Nil fut un voyage structurant. En effet, jetant un pont entre les deux rives de la Méditerranée qui se font face, ces auteurs mobilisèrent des connaissances et savoirs à la fois pour construire leurs propres imaginaires et raisonnements. Aussi, pourrait-on soutenir que, au-delà de la fascination exercée par l'Égypte sur leurs pensées, c'est à la mise en évidence d'une forme d'heuristique particulièrement féconde que nous aboutissons. Alexandre le Grand ne pouvait que se rendre au sanctuaire d'Amon à Siwa.

LES PREMIERS « REPORTERS » EN ÉGYPTE HÉRODOTE, DIODORE DE SICILE, STRABON, PLINE L'ANCIEN, FLAVIUS JOSÈPHE

Claude Obsomer

Les voyageurs antiques qui se rendaient en Égypte avaient coutume de s'émerveiller de ce qui faisait l'originalité de ce pays. Sa géographie à nulle autre pareille : un mince cordon de verdure entouré de plateaux désertiques, qui devait son existence à la crue annuelle du fleuve nourricier. Son histoire d'une ancienneté incomparable, antérieure de plusieurs milliers

d'années à celle des Grecs. Ses monuments qui provoquaient l'admiration des visiteurs : des temples aux statues colossales et aux structures bâties intégralement en pierre ; des aiguilles gigantesques et monolithes, qui de loin ressemblaient à des broches à rôtir, d'où le nom « obélisques » qui leur fut donné ; des tombeaux royaux, les uns creusés dans la montagne et qualifiés d'« hypogées », les autres bâtis en forme de « pyramides » de pierres. Ses habitants, aux us et coutumes parfois étranges au regard des Grecs, ainsi que leur croyance en une vie *post mortem* impliquant la préservation des corps. Sa faune, sa flore, son climat... Rien ne pouvait laisser indifférents ces voyageurs, au point que certains d'entre eux s'employèrent à enquêter, tels des reporters, afin de proposer à leurs contemporains une description aussi fiable que possible de toutes ces merveilles de la terre d'Égypte.

Les auteurs et leurs œuvres

C'est une cinquantaine d'années après Hécatée de Milet qu'Hérodote d'Halicarnasse se rendit en Égypte, qu'il visita durant la période de l'inondation, allant au sud jusqu'à Assouan et la première cataracte du Nil. À cette époque, peu après 450 av. J.-C., l'Égypte se trouvait soumise à l'Empire perse achéménide, depuis que Cambyse l'avait annexée grâce à sa victoire contre le dernier roi de la XXVI^e dynastie saïte, Psammétique III. Voulant rédiger l'histoire des guerres médiques, qui avaient opposé les Grecs aux Perses au début du V^e siècle, Hérodote avait entrepris de décrire au préalable la fondation et le développement de l'Empire perse, ainsi que les nations que Cyrus, Cambyse et Darius avaient soumises à leur autorité. Son voyage en Égypte s'avéra si instructif qu'il consacra à ce pays une longue description qui correspondra, lorsque son œuvre sera répartie en neuf livres, à la totalité du livre II (LEGRAND).

Le livre II d'Hérodote est composé de deux parties. La première couvre les chapitres 1 à 98, et est consacrée essentiellement à des questions de géographie et d'ethnologie. La seconde, qui va du chapitre 99 au chapitre 182, rassemble des informations de caractère plus spécifiquement historique, où l'on distinguera les récits relatifs à une dizaine de rois anciens (chap. 99 à 141), obtenus en interrogeant les guides et les prêtres rencontrés aux abords des monuments et des temples, notamment à Memphis, et l'histoire des rois de la dynastie saïte, fondée par Psammétique I^{er} en 664 av. J.-C., et destituée par Cambyse en 525 av. J.-C. Entre ces deux exposés, l'auteur propose des considérations d'ordre chronologique (chap. 142-146), qui l'amènent à situer à plus de onze mille ans le début du gouvernement des hommes sur ce pays.

Natif de la cité grecque d'Agryion, Diodore de Sicile est un contemporain de César, qui se rendit en Égypte en 59 av. J.-C. sous le règne de Ptolémée XII Aulète, le père de la célèbre Cléopâtre VII. Dans sa vaste œuvre historique en quarante livres, sa description de l'Égypte occupe la quasi-totalité du livre I (CHAMOIX). Contrairement à Hérodote, Diodore

n'a pas visité la vallée du Nil, mais semble s'être contenté d'un séjour à Alexandrie, la principale ville de son époque. Aussi, la plupart des informations qu'il présente sont-elles le résultat d'une compilation de sources diverses. Il mentionne notamment Hécatée d'Abdère, dont il reprend la description du monument d'Osymandyas à Thèbes, la plus longue description d'un monument égyptien dans les sources classiques. Même s'il se montre très critique à l'égard d'Hérodote (chap. 69), il est évident que Diodore utilisa à la base les récits du « Père de l'Histoire », qu'il reformula en leur associant des données issues d'autres sources, essentiellement alexandrines ou livresques.

Le livre I de Diodore se compose de trois parties. La première est consacrée aux dieux, aux origines et à la géographie de l'Égypte (chap. 10 à 41), présentant un long développement sur les sources du Nil et les causes de la crue. Une deuxième partie (chap. 42-69) décrit l'émergence des hommes et les règnes les plus glorieux, s'arrêtant comme Hérodote à la conquête de Cambyse. Une dernière partie (chap. 70-95) est consacrée aux us et coutumes : les activités quotidiennes des rois, l'administration du pays et les lois, les sciences, le culte des animaux sacrés, les pratiques de la momification. Les chapitres finaux (chap. 96-98) évoquent les Grecs célèbres qui séjournèrent dans le pays.

Originaire d'Amasée en Asie Mineure, Strabon est l'auteur d'une œuvre historique en quarante-trois volumes, qui n'a pas été conservée. Mais son traité de géographie en dix-sept volumes est parvenu jusqu'à nous, dans lequel le livre XVII est consacré à l'Égypte (YOYOTTE et CHARVET). Au début du principat d'Auguste, Strabon séjourna plusieurs années à Alexandrie, où il put consulter les œuvres d'Ératosthène qui, deux siècles avant lui, avait dressé une carte du monde connu et calculé la circonférence de la terre sur la base d'observations faites à Alexandrie et à Assouan. C'est vers 26 av. J.-C. que Strabon effectua, en compagnie du préfet romain Aelius Gallus, un voyage qui allait le mener jusqu'à la première cataracte du Nil. Le livre XVII se présente comme un parcours de l'Égypte, du nord au sud, qui commence par décrire Alexandrie et ses environs, se poursuit par le delta du Nil, Memphis et Héliopolis, puis la vallée du Nil jusqu'à Assouan. Après quelques données relatives à l'Éthiopie, l'exposé s'achève par des compléments sur la faune et la flore.

Né dans le nord de l'Italie, Pline l'Ancien est l'un des grands scientifiques de son temps, mort durant l'éruption du Vésuve en 79 apr. J.-C. Ses *Histoires naturelles* rassemblent en trente-six livres des traités sur des sujets aussi divers que la cosmologie et l'astronomie, l'anthropologie et la zoologie, la botanique et les remèdes, la métallurgie et la minéralogie. Il s'intéresse plus spécifiquement à l'Égypte dans le livre V consacré à la géographie (chap. 9-12) (GUILLEMIN), ainsi que dans le livre XXXVI, où il décrit les ouvrages de pierre que sont les obélisques, les pyramides, le sphinx, le Phare d'Alexandrie et le labyrinthe (chap. 14-19) (ANDRÉ). Comme Pline semble n'avoir jamais visité le pays, son travail consiste

en une compilation des sources à sa disposition, dont il cite à l'occasion les auteurs.

Il serait illusoire de présenter ici une vision exhaustive de ce que ces quatre auteurs nous livrent comme informations sur l'Égypte pharaonique. Le choix se portera sur des réalités connues du grand public, parmi lesquelles certaines suscitent encore de nombreuses réflexions de la part des égyptologues.

La momification et la vie après la mort

Après la mort, il était primordial pour les Égyptiens de conserver le corps du défunt pour permettre la résurrection journalière de ce dernier ou « sortie au jour ». Pour ce faire, ses parents confiaient le cadavre aux embaumeurs qui pratiquaient les actes chirurgicaux nécessaires, excération et éviscération, avant la dessiccation du corps et la confection de la momie. Ces pratiques très courantes sont peu décrites par les sources égyptiennes, qui évitaient de les évoquer et de les figurer. Ainsi, le *Rituel de l'embaumement*, qui nous est parvenu grâce à des manuscrits qui ne semblent pas antérieurs au I^{er} siècle av. J.-C., ne conserve pas la description des actes chirurgicaux précédant la déshydratation du corps, mais décrit chaque étape de la confection de la momie, avec les lectures qui les accompagnent et les gestes rituels effectués par le maître de cérémonie coiffé du masque d'Anubis. Les représentations illustrées se contentent, quant à elles, de figurer la pose de la dernière bandelette par ce prêtre incarnant le dieu. Aussi, le témoignage d'Hérodote est-il essentiel dans ce domaine, puisqu'il décrit ce que les sources égyptiennes ne nous disent pas. Trois chapitres sont consacrés à la momification (II, 86-88) : le premier, au processus le plus coûteux, les suivants évoquent plus rapidement les embaumements les moins onéreux. Hélas, rien ne permet de savoir comment le voyageur grec parvint à obtenir ces informations.

Hérodote mentionne d'abord l'extraction du cerveau par la narine à l'aide d'un fer recourbé, ce qui est confirmé par l'examen effectué sur plusieurs momies. Il ajoute que l'on utilisait également des drogues que l'on versait dans la tête, sans doute un produit caustique qui achevait le travail et permettait le nettoyage interne du crâne. L'opération suivante consistait en l'éviscération, pratiquée à partir d'une incision faite le long du flanc avec une pierre tranchante, et ce afin que la putréfaction ne puisse commencer son œuvre. Diodore (I, 91) précise à juste titre que le cœur restait en place : ce cœur, en effet, était indispensable au défunt lors du jugement devant Osiris, car il était placé sur la balance, en regard de la plume de Maât, conservant la mémoire de tous les actes du défunt qu'il convenait de juger. Diodore ajoute que l'inciseur ou « paraschiste » devait fuir dès son travail terminé, car ses partenaires le poursuivaient en lui lançant des pierres et des imprécations : nul doute qu'il s'agit là d'une attitude symbolique vis-à-vis de celui qui, ayant commis l'acte répréhensible de mutiler un corps, joue le rôle du bouc émissaire. Hérodote évoque

le traitement réservé aux viscères, qui étaient nettoyés avec du vin de dattier et des parfums, mais ni lui ni Diodore ne mentionnent les vases dits « canopes », dans lesquels étaient conservés le foie, l'estomac, les poumons et les intestins. Le corps était ensuite lavé et, selon Hérodote, rempli de divers aromates avant d'être recousu. Il semble toutefois que ce remplissage n'était que temporaire et destiné, si l'on en croit Diodore, à donner une bonne odeur.

La déshydratation pouvait alors commencer. Selon Hérodote, le corps était salé en le recouvrant de natron pendant soixante-dix jours. Mais il se trompe sur ce dernier point, car les soixante-dix jours étaient le temps qui séparait la mort de la mise au tombeau. La méthode utilisée pour obtenir la dessiccation complète du corps n'est pas explicitée par Hérodote : on sait toutefois que le corps était allongé sur une table couverte de natron, qui en aspirait les liquides et dissolvait progressivement les graisses. Après une trentaine de jours, l'embaumement du corps desséché pouvait commencer, après quoi le corps momifié était rendu à la famille, qui le plaçait dans le cercueil et procédait à l'enterrement. Hérodote évoque le cercueil anthropomorphe, en disant qu'il était placé dans une chambre funéraire, debout contre le mur, ce qui a tout lieu d'étonner. Peut-être son commentaire est-il basé sur les figurations nombreuses de momies dressées à l'entrée de la tombe, avant la mise au tombeau, lorsque le prêtre *sem*, muni de son herminette, procède au rituel de l'ouverture de la bouche destiné à rendre au corps inerte ses facultés vitales.

Par ailleurs, Hérodote affirme que les Égyptiens sont, de tous les hommes, les premiers à avoir conçu l'immortalité de l'âme (II, 123). En cela, il a tout à fait raison, puisque ceux-ci envisageaient la mort comme une séparation du corps et du principe vital appelé *ka*, qui survivait et auquel on consacrait des offrandes alimentaires dans la tombe. Mais Hérodote n'évoque en aucun cas la résurrection journalière du défunt, appelé à devenir un esprit glorieux ou *akh* accompagnant le soleil dans sa course diurne, selon le principe de mobilité ou *ba*, figuré sous la forme d'un oiseau dans les scènes du *Livre des morts*. Au contraire, il explique que, lorsque le corps périt, l'âme entre dans un nouveau corps et s'engage dans un cycle qui lui fera parcourir en trois mille ans les étres de la terre, de la mer et de l'air, avant de réintégrer le corps d'un homme naissant. Cette doctrine de la réincarnation ou métempsycose n'était pas professée en Égypte, mais elle l'était en Grèce, dans les milieux orphiques, chez les pythagoriciens et les philosophes comme Phérécyde de Syros et Empédocle d'Agrigente. Il est manifeste qu'Hérodote eut surtout comme objectif d'enlever à ces Grecs, qu'il ne devait guère apprécier, la paternité même de leur doctrine : « Il est des Grecs qui, ceux-ci plus tôt, ceux-là plus tard, ont professé cette doctrine comme si elle leur appartenait en propre ; je sais leurs noms, mais je ne les écris pas ! » Ce faisant, agit-il en toute honnêteté sans se rendre compte de son erreur ? Peut-être se laissa-t-il abuser par une mauvaise interprétation des figurations du *ba* sous forme d'oiseau, ou une incompréhension des chapitres 77 à 88 du *Livre des morts*. Ces

douze chapitres illustrés de vignettes offrent des formules qui permettent au défunt de revêtir, à chaque heure de la nuit, une forme du dieu solaire douée de pouvoir, comme par exemple l'hirondelle, le faucon, le crocodile, le serpent ou le phénix. On notera que le phénix, en égyptien *bénou*, était censé apparaître tous les cinq cents ans et renaître de ses cendres.

Le calendrier égyptien

L'un de nos héritages majeurs de l'Égypte ancienne est le calendrier solaire de trois cent soixante-cinq jours, qui fut instauré à Memphis vers 2770 av. J.-C., sur la base de l'observation d'une coïncidence entre le lever héliaque de Sothis (ou Sirius) et le début de la crue du Nil. Hérodote le décrit comme suit (II, 4) : « Les Égyptiens sont les premiers de tous les hommes à avoir découvert la durée de l'année, en faisant douze parts des saisons qui la constituent. Ils disent avoir découvert cela à partir des astres. » Comparant ce calendrier à celui qui était en usage en Grèce, alternant les mois de vingt-neuf et trente jours sur la base de l'observation des phases de la lune, il ajoute : « Ils agissent plus sagement que les Grecs, me semble-t-il, en ce que les Grecs, en raison des saisons, intercalent un mois supplémentaire la troisième année, tandis que les Égyptiens, qui estiment à trente jours leurs douze mois, ajoutent chaque année cinq jours au-delà du compte, si bien que pour eux le cycle des saisons se présente en tombant au même moment. » C'est à partir du texte d'Hérodote que l'on désigne aujourd'hui ces cinq jours supplémentaires comme les cinq jours « épagomènes ».

Hérodote a donc bien compris l'avantage du calendrier égyptien, qui permettait de prévoir au mieux le retour annuel des saisons et d'organiser en conséquence les activités humaines, car les travaux des champs qui assuraient le bien-être de l'Égypte et de ses habitants étaient conditionnés par la crue annuelle du Nil. Sortant de son lit vers la fin de notre mois de juillet, le fleuve recouvrait les terres cultivables, devenant un vaste lac dont émergeaient les villes, temples et villages construits sur de faibles hauteurs ou protégés par des digues. Vers la fin novembre, l'eau se retirait progressivement, laissant émerger la terre fertilisée par le limon charrié depuis le cours supérieur du Nil. Les semailles pouvaient avoir lieu, tandis que canaux et fossés étaient restaurés en vue de la pratique de l'irrigation. Durant l'étiage, qui commençait vers la fin mars, l'irrigation permettait le développement des cultures. Récolte et engrangement devaient être achevés, bien entendu, avant le retour de l'inondation.

De passage en Égypte, César remarqua l'intérêt du calendrier solaire en usage chez Cléopâtre. Sur les conseils de l'astronome alexandrin Sosigène, il réforma le calendrier luni-solaire des Romains, dont le système d'intercalations était devenu aléatoire, au profit d'un calendrier solaire de trois cent soixante-cinq jours. Il garda cependant la durée variable des mois qui existait déjà dans le calendrier romain non réformé, multipliant les mois de trente et un jours pour éviter l'ajout en fin d'année des cinq jours

épagomènes du calendrier égyptien. En outre, il fit ajouter un jour supplémentaire tous les quatre ans, lors de ce qu'on appelle toujours aujourd'hui les années « bissextiles », ce que les Égyptiens s'étaient toujours interdit de faire. C'est sous Auguste que cette réforme fut imposée à l'Égypte, qui conserva son calendrier traditionnel auquel était ajouté, tous les quatre ans, un sixième jour épagomène en fin d'année. Ce calendrier, dit « julien alexandrin », est assurément le calendrier le plus simple qui ait jamais été conçu. Il fut conservé dans la liturgie copte, avant d'influencer les créateurs du calendrier français républicain instauré en 1793.

Malgré la réforme imposée par Auguste, le calendrier égyptien pharaonique a continué d'être pratiqué dans l'Empire romain. L'expression *annus vagus* fut alors appliquée à cette année de trois cent soixante-cinq jours sans réajustement quadriennal, dans l'idée que cette année « vague » ou « vagabonde » se déplaçait lentement par rapport aux saisons et à l'année julienne. Pour les astronomes, c'était la plus commode à utiliser en raison de son caractère immuable et de la longueur égale de ses mois. Au II^e siècle apr. J.-C., l'alexandrin Ptolémée, le plus illustre de tous, en fit la référence de ses tables astronomiques.

La Grande Pyramide

De tous les monuments égyptiens, le plus célèbre est la pyramide de Kheops, qui comptait parmi les Sept Merveilles du monde antique. Nombreuses sont les hypothèses conçues par les égyptologues et les architectes pour expliquer les modalités de la construction de cette tombe royale, qui conserve de nos jours encore une part de mystère. La plupart ne manquent pas de se référer aux données présentées par Hérodote et Diodore de Sicile. Seul le premier visita effectivement le site et dit avoir eu recours aux services d'un interprète qui, sans doute, lui traduisait les informations recueillies auprès des personnes rencontrées sur place.

Deux longs chapitres sont consacrés par Hérodote à la construction de l'édifice (II, 124-125). Il affirme d'abord que les pierres provenaient des carrières du plateau arabe, connues aujourd'hui sous le nom de Toura, mais cela n'est vrai que pour les pierres du revêtement : les autres blocs de calcaire avaient été extraits du plateau de Gizeh lui-même. Hérodote évoque ensuite la durée des travaux : dix ans pour la chaussée par où l'on tirait les pierres, « faite de pierre polie où sont gravées des figures », et pour les « chambres que Kheops fit aménager pour servir à sa sépulture » ; vingt ans pour la pyramide elle-même. Mais le Papyrus royal de Turin, composé à l'époque ramesside, n'attribue à ce roi que vingt-trois années de règne, quand Hérodote lui en donne cinquante. En outre, Hérodote confond la chaussée ascendante reliant le temple bas de la pyramide au temple haut avec une rampe qui aurait permis d'acheminer les blocs vers le sommet du plateau.

Quant à la construction de la pyramide elle-même, Hérodote la présente en deux phases : (1) « d'abord une succession de degrés, que cer-

tains appellent *crossai* et d'autres *bomides* » ; (2) « quand la pyramide fut construite sous cette forme, on éleva le reste des pierres à l'aide de machines faites de morceaux de bois courts ». Cette description implique une construction initiale sous forme de pyramide à degrés, comme on a pu le confirmer pour des pyramides de moindres dimensions telle la pyramide de Mykérinos. Dans ce cas, des rampes latérales disposées le long des quatre côtés de l'ouvrage permettaient d'acheminer les blocs au fur et à mesure de l'élévation, degré après degré. Il convenait ensuite d'acheminer les blocs qui allaient permettre de transformer cette pyramide à degrés en pyramide réelle, phase plus complexe à restituer aujourd'hui. Aussi, ne s'étonnera-t-on pas qu'Hérodote nous livre plusieurs hypothèses quant à l'élévation de ces blocs grâce aux machines de bois qu'il évoque : « On les élevait de terre à la première assise des degrés ; la pierre montée là était placée dans une autre machine dressée sur la première assise, était amenée à la seconde assise et placée sur une autre machine. Car autant il y avait d'assises de degrés, autant il y avait de machines. Ou bien, la même machine, unique et facile à porter, était installée successivement sur chacune des assises, après que chaque fois la pierre en avait été retirée. Nous devons, en effet, présenter la chose des deux manières, comme on la présente. »

Une fois les blocs de la pyramide mis en place, il convenait d'effectuer le lissage de la surface, afin qu'elle resplendisse aux rayons du soleil. Voici ce qu'en dit Hérodote : « Les parties les plus hautes de la pyramide furent achevées en premier lieu. On travailla ensuite de proche en proche à l'achèvement des voisines, et on acheva en dernier lieu celles qui touchent le sol et sont tout à fait en bas. » On conçoit dès lors un travail effectué à partir du haut par des ouvriers qui prenaient place sur les bossages de la surface, qu'il fallait lisser assise après assise, un travail des plus périlleux comme on peut l'imaginer. Ces bossages sont en partie conservés près de l'entrée de la pyramide de Mykérinos, ce qui permet de valider les données fournies par Hérodote.

Quatre siècles après Hérodote, Diodore de Sicile présenta comme suit la façon dont la pyramide fut construite (I, 62) : « La mise en place utilisa des levées de terres, car on n'avait pas encore inventé les machines en ce temps-là. » Pensant que son témoignage contredisait celui de son devancier, beaucoup de chercheurs modernes privilégièrent l'usage de rampes frontales ou hélicoïdales construites en terre, qui s'élevaient et s'élargissaient en parallèle à l'élévation de la pyramide.

Les stèles de Sésostris

Hérodote nous livre sur le roi égyptien Sésostris un récit long et complexe (II, 102-110) qui illustre parfaitement la méthode de l'historien. Après avoir reçu des prêtres de Memphis une série d'informations sur les activités guerrières de ce roi, Hérodote se proposa de rattacher à ce récit certaines réalités archéologiques ou ethnologiques issues de sa propre

investigation, si bien que Sésostriis apparut *in fine* comme le plus grand conquérant que l'Égypte ait connu. Nous suivrons pas à pas la constitution du texte de l'historien, en commençant par les données issues de sa source memphite initiale.

Au chapitre 102, Hérodote évoque les stèles qui, selon les prêtres memphites, avaient été laissées par Sésostriis dans les régions où il avait soumis des peuples : « Pour ceux d'entre eux qu'il avait trouvés courageux et ardents à combattre pour la liberté, il érigeait dans les contrées des stèles qui indiquaient par des inscriptions son nom à lui, celui de sa patrie et comment, par sa propre force, il les avait soumis. Pour ceux dont il annexa les villes sans combattre (*amakhêti*) et avec facilité, il gravait sur les stèles une inscription similaire à celle des peuples qui avaient été courageux, et surtout il inscrivait en plus les parties sexuelles de la femme (*aidoia gunaikos*), voulant rendre manifeste qu'ils étaient lâches. » Les termes attribués aux prêtres par Hérodote peuvent résulter d'un commentaire qu'ils lui avaient proposé sur la base du texte des stèles nubiennes de l'an 16 de Sésostriis III (v. 1857 av. J.-C.), dont deux exemplaires furent retrouvés à Semna et à Oronarti, sur la deuxième cataracte du Nil. En effet, d'une part, le cintre de ces stèles comporte les différents noms du roi d'Égypte Sésostriis III, et les premières lignes insistent sur son dynamisme personnel, qui lui a permis de fixer la frontière au sud de celle de ses prédécesseurs. D'autre part, la ligne 8 des mêmes stèles offre le double énoncé suivant : « C'est du courage que d'être agressif (*qénet pou ad*), [mais] c'est de la lâcheté que de battre en retraite (*khéset pou hemkhet*) », composé de deux propositions de structure identique (prédicat + *pou* + sujet). La phrase qui, dans les stèles, suit directement ce double énoncé est : « C'est un réel efféminé celui qui est repoussé de sa frontière. » Dans cette phrase, le terme *hem* « efféminé », utilisé par référence au dieu Seth, est construit sur base du terme *hémet* « femme » que l'on a masculinisé en remplaçant la désinence féminine – *et* par le déterminatif du sexe masculin, mais c'est le signe hiéroglyphique du sexe féminin qui offre au mot à la fois sa lecture *hem*, et sa référence sémantique. Il est donc possible d'y relier la phrase finale de la description des prêtres : « Il inscrivait en plus les parties sexuelles de la femme (*aidoia gunaikos*), voulant rendre manifeste qu'ils étaient lâches ». S'adressant à un visiteur étranger, l'intérêt des prêtres à insister sur ce détail est comparable à celui des guides actuels du temple de Louqsor, qui se plaisent à montrer aux touristes les images évocatrices de l'Amon-Min ithyphallique. Du point de vue d'Hérodote, ce détail sera celui qui lui permettra, une fois en Syrie-Palestine, d'attribuer à Sésostriis les stèles qu'il aura l'occasion de voir en ce lieu (II, 106).

Pour déterminer l'identité de ceux qui pouvaient être qualifiés d'efféminés par le roi, les prêtres ont pu se contenter du contexte immédiat, en remontant dans le texte à la phrase qui précède le double énoncé de la ligne 8 : « Si on se tait après une attaque, c'est renforcer le cœur de l'ennemi. » Alors que les textes égyptiens décrivent traditionnellement les étrangers comme des « lâches » ou des « vaincus », certains ennemis ren-

contrés par le roi auraient donc pu montrer un certain courage. De là, les prêtres auraient conçu l'idée que le double énoncé de la ligne 8 pouvait s'appliquer à deux types d'ennemis rencontrés par Sésostriis III, qui se seraient manifestés par des attitudes opposées : d'une part, ceux qui avaient été courageux et ardents au combat ; d'autre part, ceux qui avaient été vaincus facilement et sans combattre. On notera, en particulier, la structure consonantique identique des termes égyptien *hemkhet* et grec *amakhêti*. C'est la similitude formelle entre *qénet pou ad* et *khéset pou hemkhet* qui est visée lorsqu'on lit chez Hérodote : « Pour ceux dont il annexa les villes sans combattre [...], il gravait sur les stèles une inscription similaire à celle des peuples qui avaient été courageux. » La question reste ouverte quant à la source matérielle utilisée par les prêtres de Memphis : si les stèles nubiennes de Sésostriis étaient multiples, il convient de déterminer comment leur texte leur était accessible à Memphis au v^e siècle. La découverte des *Annales memphites d'Amenemhat II* ouvre des perspectives en ce sens, car ce texte rédigé sous le règne du grand-père de Sésostriis III présente sous une forme abrégée les expéditions et fondations diverses qui eurent lieu durant deux années de son règne.

Après avoir consigné le témoignage des prêtres concernant les actions d'un roi Sésostriis à l'étranger, Hérodote a dû se demander où ces actions avaient pu être menées. Le récit des prêtres avait été peu explicite pour un Grec, si ces derniers s'étaient contentés de dire, comme on le lit au début du chapitre 102, que Sésostriis avait soumis ces peuples « à travers la terre ferme (*hépeiros*) ». Dans un premier temps, Hérodote pensa rattacher au témoignage des prêtres une idée personnelle qu'il avait conçue à propos du peuple colque, qui lui semblait être proche des Égyptiens : c'est donc en Asie, et non pas en Nubie, qu'il se proposa de placer la campagne militaire de Sésostriis. Dans un second temps, parcourant la Syrie-Palestine, il eut l'occasion de voir des stèles égyptiennes qui présentaient dans leurs inscriptions l'hiéroglyphe du sexe féminin, et il pensa trouver dans ce détail une confirmation de son hypothèse asiatique. Reprenons ces deux points dans le détail.

Le début du chapitre 103 concrétise l'interprétation par Hérodote de l'*hépeiros* des prêtres comme le continent asiatique : « Faisant cela, il traversa la terre ferme (*hépeiros*) jusqu'à ce que, passant d'Asie en Europe, il soumit les Scythes et les Thraces. » Hérodote répète d'abord le terme *hépeiros* entendu de la bouche des prêtres memphites, avant de considérer qu'il s'agissait sans nul doute de l'Asie. À la base de son interprétation se trouve son souci d'étayer une thèse personnelle de l'origine égyptienne du peuple colque, énoncée aux chapitres 104 et 105 : « Il est manifeste, en effet, que les Colchidiens sont des Égyptiens. Je l'affirme en y ayant songé moi-même, avant de l'avoir entendu dire par d'autres. » Sa thèse est basée sur des caractères physiques (peau sombre et cheveux crépus), une pratique ancienne de la circoncision et une façon similaire de travailler le lin. Son enquête l'amena à demander à des représentants de chaque peuple s'ils se souvenaient des autres : « J'ai constaté que les Colchidiens se

souvenaient davantage des Égyptiens que les Égyptiens des Colchidiens. » Mais, à aucun moment, il ne prétend que ce sont les prêtres de Memphis qui étayaient son interprétation personnelle.

C'est l'affirmation de l'existence de stèles chez les Scythes et les Thraces qui permit à Hérodote d'amener Sésostriis en Colchide, même si le caractère égyptien de ces stèles n'est pas confirmé par l'historien, pas plus que la présence du signe hiéroglyphique des *aidoia gunaikos* dans leurs inscriptions : « Je pense que l'armée égyptienne s'avança au plus loin jusque chez eux, car dans leur pays on constate que les stèles furent dressées, mais au-delà de chez eux, on ne le constate plus » (chap. 103). On notera qu'Hérodote ne dit pas avoir vu ces stèles européennes de ses propres yeux, comme il le fera au chapitre 106 en ce qui concerne les stèles de Syrie-Palestine. Il lui restait à présenter ensuite le séjour de Sésostriis en Colchide, à son retour de Thrace, et à imaginer les circonstances dans lesquelles une partie de ses troupes seraient restées sur place pour fonder le peuple colque : « Se détournant de là, il revint sur ses pas, et lorsqu'il fut sur les rives du fleuve Phase, je ne sais pas dire avec précision [ce qui se produisit] alors : ou bien le roi Sésostriis, ayant détaché une partie assez importante de son armée, décida lui-même de la laisser là pour coloniser le pays ; ou bien c'est fatigués de ses errances que certains soldats demeurèrent aux environs du fleuve Phase. »

Le chapitre 106 fut manifestement ajouté dans un second temps, tandis qu'Hérodote, ayant quitté l'Égypte, visitait la Palestine. C'est là qu'il pensa trouver une confirmation définitive à son interprétation, jusqu'ici peu fondée, de l'*hépeiros* du récit des prêtres comme l'Asie : « En ce qui concerne les stèles que le roi d'Égypte Sésostriis érigeait dans les contrées, la plupart semblent ne plus subsister. Mais en Syrie-Palestine, j'ai vu personnellement qu'il y en avait et que les inscriptions susmentionnées s'y trouvaient, ainsi que des parties sexuelles de femme (*aidoia gunaikos*). » Ces stèles sont, selon toute vraisemblance, les stèles ramessides de Beth Shan (au sud du lac de Tibériade), qui attestent effectivement, et à plusieurs reprises, le signe hiéroglyphique *hem* dans leurs inscriptions, mais dans des mots qui n'ont, bien entendu, strictement rien à voir avec la phraséologie des stèles nubiennes de Sésostriis III.

Chez les auteurs grecs postérieurs à Hérodote, notamment Diodore de Sicile et Flavius Josèphe, il sera de nouveau question des stèles de Sésostriis, que Diodore appelle pour sa part Sésosôsis. La mention des stèles chez Diodore (I, 55) intervient seulement après la présentation de l'itinéraire emprunté par l'armée égyptienne durant neuf années de campagne en Asie, ce qui montre le travail de rationalisation de l'exposé opéré par le contemporain de César. Voici ce qu'il est donné de lire : « Il disposa des stèles en bon nombre des régions conquises par lui ; elles portaient en signes égyptiens dits sacrés l'inscription : "Ce pays, le roi des rois et seigneur des seigneurs, Sésosôsis, l'a soumis de ses propres armes." La stèle qu'il disposait avait le sexe de l'homme chez les nations guerrières, celui de la femme chez les nations viles et lâches ; il considérait que par

le membre le plus important serait rendu manifeste pour les générations suivantes le caractère de chaque nation. » Chez Diodore, l'inscription des stèles se trouve réduite quant à son contenu, tandis que l'idée a germé qu'il y avait, non pas deux types de peuples décrits sur les mêmes stèles, mais deux types de stèles érigées par le roi : avec l'image d'un sexe féminin chez les nations lâches, avec l'image d'un sexe masculin chez les nations guerrières.

Enfin, Flavius Josèphe écrit, en évoquant la prise de Jérusalem par Isocos, le roi Chéchonq I^{er} de la XXI^e dynastie que la Bible nomme Sisac : « Cette expédition est également mentionnée par Hérodote d'Halicarnasse, qui se trompe seulement sur le nom du roi, en disant qu'il marcha sur d'autres nations, et [en disant] que c'est la Syrie-Palestine qu'il asservit en capturant sans combattre (*amakhêti*) les gens qui y résidaient » (*Antiquités juives*, VIII, 260). Josèphe a clairement relu les chapitres 102 et 106 d'Hérodote et, comme Diodore, il considère que la stèle marquée du sexe féminin indiquait que le peuple soumis avait été lâche. Il y voit dès lors une allusion précise au fait que le roi Roboam, fils de Salomon, avait livré Jérusalem sans combattre (cf. *Chroniques*, II, 12). En revanche, il conteste l'attribution de cette victoire à Sésostriis, puisque la Bible mentionne le roi égyptien Sisac, et en Juif qu'il était, il s'oppose à l'utilisation par Hérodote du terme « Syrie-Palestine » pour désigner le pays de Juda.

Le monument d'Osymandyas

La région de Thèbes offre plusieurs temples disposés sur ses deux rives. La rive orientale est celle où fut bâti durant deux millénaires le temple d'Amon-Rê à Karnak, ainsi que le temple secondaire de Louqsor, en activité durant la célébration annuelle de la fête d'Opet. La rive occidentale conserve en bordure des cultures plusieurs « temples de millions d'années », édifiés à la gloire d'un roi, qui recevaient la visite de la barque processionnelle d'Amon-Rê durant la fête de la Vallée. Diodore de Sicile conserve la description de l'un de ces temples, le monument d'Osymandyas (I, 47-49), qui repose sur le témoignage d'Hécateé d'Abdère qui le visita au début du III^e siècle av. J.-C. Champollion fut le premier à identifier ce monument au temple de Ramsès II, qu'il désigna comme le « Ramesséum », le nom Osymandyas étant clairement dérivé du nom d'intronisation de ce roi, Ousermaâtrê. Les fouilles récentes ont permis de confirmer cette identification, de sorte que la description de Diodore peut nous aider aujourd'hui à poser des hypothèses sur les parties de l'édifice qui disparurent au fil du temps.

Diodore commence par décrire le pylône d'entrée, de près de soixante mètres de large, et la première cour du temple dont les portiques latéraux étaient soutenus l'un par des colonnes, l'autre par des piliers à colosses osiriaques. Deux statues gigantesques étaient placées près de l'entrée donnant accès à la seconde cour. L'une représentait la mère du roi, en l'occurrence

Touy. L'autre figurait le roi assis et était « la plus grande de toutes les statues d'Égypte », à laquelle étaient associées, à gauche et à droite des genoux du roi, les figures de sa mère et de sa fille (*sic*). Diodore mentionne en outre l'inscription de la statue principale : « Je suis le roi des rois, Osymandyas. Si quelqu'un veut savoir quel grand [roi] je suis et où je repose, qu'il surpasse l'une de mes œuvres. » Ce colosse monolithe, qui devait atteindre les dix-huit mètres de haut, finit par s'effondrer, inspirant au poète Shelley un sonnet célèbre.

La description de la seconde cour permet de se faire une idée précise sur les reliefs des murs aujourd'hui détruits : « Après le second portail, il y avait un péristyle plus digne qu'on en parle que le premier, où se trouvaient toutes sortes de reliefs montrant la guerre que le roi avait menée contre les Bactriens qui s'étaient révoltés. » Il s'agit en réalité de la célèbre bataille de Qadech, que Ramsès/Osymandyas livra contre les Hittites et leurs alliés. Si ceux-ci sont appelés « Bactriens » dans le texte grec, c'est que le pays de Khéta (Hatti) mentionné dans les hiéroglyphes ne signifiait plus rien de précis pour les guides égyptiens du III^e siècle av. J.-C., alors que la Bactriane (Afghanistan), en égyptien Bakhtan, était bien connue depuis les conquêtes d'Alexandre le Grand. Le texte grec décrit ensuite la ville de Qadech figurée dans l'angle nord-est, sur le seul mur à être préservé de nos jours : « Sur le premier mur était représenté le roi assiégeant un rempart entouré par un fleuve, et affrontant des adversaires avec un lion, la bête qui combattait avec lui ayant un aspect effrayant. » En ce qui concerne ce lion, Diodore rapporte scrupuleusement les deux interprétations recueillies par Hécatée de la part de ses guides : « Parmi ceux qui faisaient des commentaires à son propos, les uns tenaient pour vrai qu'il s'agissait d'un lion apprivoisé élevé par le roi, et qu'il combattait avec lui et mettait en fuite les ennemis à cause de sa force. Les autres racontaient que le roi, courageux à l'excès et voulant se vanter simplement, signifiait à travers l'image du lion les dispositions de son caractère. » Chacune de ces interprétations trouve son explication sur les murs du temple. Les premiers devaient se référer au mur adjacent, qui figurait le lion de Ramsès couché au milieu du camp égyptien, près de la tente royale, avec la légende « Lion vivant qui accompagne Sa Majesté et massacre ses ennemis. » Les autres s'appuyaient sur le texte rhétorique accompagnant la figuration du roi en char, où on lit : « Sa Majesté était derrière eux comme le lion sauvage, les abattant sur place. » Nous pouvons donc aujourd'hui justifier les avis *a priori* divergents des guides qui accompagnaient Hécatée dans sa visite.

La suite de la description concerne les statues disposées près des rampes donnant accès aux salles couvertes du temple, parmi lesquelles la statue dont le buste a été rapporté au British Museum de Londres grâce à l'intervention de Belzoni. Les salles postérieures sont décrites avec des détails d'autant plus utiles qu'elles ne sont qu'en partie conservées de nos jours. Le texte grec évoque notamment la bibliothèque du temple, « officine de l'âme », et la visite s'achève sur le toit du monument avec la description

d'un cercle d'or marqué par autant de divisions que de jours dans l'année, un endroit où les astronomes étaient censés observer les levers et couchers des astres.

Les obélisques d'Héliopolis

Lorsqu'il décrit la ville d'Héliopolis, Strabon évoque avec une certaine amertume les dévastations provoquées par Cambyse dans cette ville dont les prêtres étaient, selon Hérodote, les plus savants des Égyptiens (XVII, 1, 27) : « Maintenant la ville est entièrement déserte, contenant cet ancien temple décoré à la mode égyptienne, offrant beaucoup de témoignages de la folie et du pillage sacrilège de Cambyse, qui a outragé le temple en partie par le feu et en partie par le fer, le mutilant et le brûlant de toutes parts, comme il a fait également avec les obélisques. » Concernant ces monuments solaires, Strabon ajoute : « On transporta à Rome les deux obélisques qui n'avaient pas été entièrement consumés, mais il y en a là encore d'autres, ainsi qu'à Thèbes, l'actuelle Diospolis, les uns la pointe dressée et dévorés par le feu, les autres gisant sur le sol. »

Les deux obélisques mentionnés par Strabon furent transportés à Rome sous Auguste, comme le confirme Pline l'Ancien, qui précise l'endroit où ils furent placés et l'identité du roi égyptien qui les réalisa : « Cet obélisque que le divin Auguste fit dresser dans le Circus Maximus fut taillé par le roi Psemsetnepserphreos, sous le règne duquel Pythagore séjourna en Égypte, mesurant quatre-vingt-cinq pieds et un empan (25,40 m), sans compter la base faite de la même pierre. Quant à celui qui se trouve au champ de Mars, plus petit de neuf pieds, il fut dressé par Sésothes. Tous les deux sont inscrits et contiennent l'explication de la nature selon les philosophes égyptiens... » (XXXVI, 71-72). Notons que Pline se trompe dans l'attribution des monuments, car c'est l'obélisque du Circus Maximus qui est l'œuvre de Séthi I^{er} (Sésothes), tandis que celui du champ de Mars porte les noms de Psammétique II Néferibrê (Psemsetnepserphreos). Les inscriptions hiéroglyphiques gravées sur ces obélisques attestent effectivement le nom égyptien d'Héliopolis, *Iounou*. Selon la dédicace appliquée sur leur base par Auguste, ils furent consacrés à Rome en l'an 10 av. J.-C. La publication du livre XVII de Strabon n'est donc pas antérieure à cette date.

Une fois à Rome, chacun d'eux retrouva une fonction liée au Soleil. Redressé sur la piazza di Montecitorio depuis 1792, l'obélisque de Psammétique servit de gnomon au vaste cadran solaire aménagé par Auguste au champ de Mars : l'ombre qu'il projetait sur le cadran, par sa longueur et sa position, marquait non seulement l'heure du jour, mais aussi le moment de l'année, suivant le calendrier romain réformé par César. Redressé sur la piazza del Popolo depuis 1589, l'obélisque de Séthi fut le premier à orner la *spina* du Circus Maximus, avant d'être rejoint en 357 par l'obélisque visible de nos jours devant Saint-Jean-de-Latran : son ombre permettait aux spectateurs de mesurer l'écoulement du temps, tandis que la ronde des chars symbolisait le déplacement des astres.

Pline connaît l'existence d'autres obélisques héliopolitains, qu'il attribue à Séthi I^{er} et à son fils Ramsès II : « Dans la ville que l'on vient de mentionner, Sésothes en fit dresser quatre de quarante-huit coudées de long, et Ramsès, sous le règne duquel fut prise Ilion, en fit dresser un de cent quarante coudées. Ce même souverain, lorsqu'on s'éloigna de l'endroit où se trouvait la résidence royale de Mnévis, en fit élever un autre, d'une longueur de cent vingt coudées, mais surtout d'une épaisseur prodigieuse : onze coudées par côté. Cent vingt mille hommes, dit-on, ont réalisé ce travail. Le roi lui-même, alors qu'on était sur le point de faire dresser l'obélisque et que l'on craignait que les machines ne fussent pas pour le poids, pour signifier davantage le danger au zèle des ouvriers, attacha son fils au sommet, de sorte que son salut, auprès des constructeurs, serve aussi la pierre » (XXXVI, 65-66). La hauteur qu'il attribue aux deux obélisques de Ramsès, environ 73 et 63 m, est invraisemblable. Mais Pline n'évoque pas des monuments qu'il aurait vus lui-même, puisqu'il ne semble pas avoir visité l'Égypte. Fait-il référence à deux obélisques héliopolitains de Ramsès II, de taille bien plus réduite (moins de 10 m), conservés en Italie ? L'obélisque de la piazza della Rotunda (Panthéon) et celui de la villa Celimontana formaient à l'origine une paire, de même que celui des Thermes de Dioclétien (Dogali) et celui des Giardini Boboli à Florence.

Pline évoque par ailleurs deux obélisques du roi Mesphe conservés à Alexandrie : « Il y a aussi deux autres obélisques à Alexandrie près du port dans le temple de César, que fit tailler le roi Mesphe, de quarante-deux coudées » (XXXVI, 69). Ce nom venant de Menkheperre, nom d'intro-nisation de Touthmosis III, il semble dès lors évident que ces obélisques sont les fameuses « Aiguilles de Cléopâtre », aujourd'hui à Londres et à New York. Leur hauteur correspond à la hauteur mesurable, environ 21 m. Leurs inscriptions mentionnent Héliopolis (*Iounou*) et des dédicaces adressées l'une à Atoum maître d'Héliopolis, l'autre à Rê-Horakhty. En outre, l'obélisque de New York a conservé deux des quatre crabes de bronze disposés par les Romains sous les angles de l'édifice, avec une inscription en grec et en latin qui dit : « La dix-huitième année de César, le préfet d'Égypte Barbarus érigea [cet obélisque], tandis que Pontius était l'architecte. » Puisque la date correspond à l'an 13 av. J.-C., peut-être furent-ils arrachés à leur site d'origine en même temps que les deux obélisques qui allaient être dressés à Rome en 10 av. J.-C.

UN ŒDIPE ÉGYPTIEN ?

Michel Cazenave

On n'en a pas toujours pris conscience dans notre tradition occidentale, mais la légende d'Œdipe ou, plus largement, ce que nous connaissons comme l'histoire des Labdacides, les rois mythologiques de la ville de Thèbes en Grèce – au nom hérité du grand-père d'Œdipe, appelé Labdacos – est reliée au « mirage » de l'Égypte.

C'est que le fondateur de la ville de Thèbes (tiens ! quelle coïncidence dans les noms !), le très illustre Cadmos – qui avait dû partir à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par Zeus « déguisé » en taureau – était le fils d'Agénor, roi de Tyr, qui descendait lui-même d'Io, la princesse d'Argos, et d'Épaphos, le fils qu'elle avait eu du même Zeus (le temps, et donc la suite des générations ne sauraient être identiques pour les êtres divins et les mortels).

Or, que nous raconte le mythe d'Io ? Sinon que, prêtresse de Héra, elle fut poursuivie par la haine de celle-ci dès le moment qu'elle eut cédé au roi de l'Olympe : après nombre de péripéties, et transformée en génisse, elle fut assaillie par un taon qui ne voulait plus la lâcher. Rendue folle par ces agressions répétées, elle tenta de leur échapper en courant de toutes ses forces autour du monde... jusqu'au jour où, enfin parvenue en Égypte, elle fut délivrée de ses tourments et put recouvrer son apparence humaine. Et c'est sur cette terre irriguée du Nil qu'elle put enfin mettre Épaphos au monde – cet Épaphos taurin qui est censé avoir régné sur l'Égypte et qu'Hérodote, plus tard, au motif de son apparence, assimilera au dieu Apis.

Mythologème sans doute redoublé par ceci que Cadmos avait pour frère un certain *Ægyptos* (on voit tout de suite l'allusion), qui, lui aussi missionné par ses parents pour retrouver la trace de sa sœur disparue, se dirigea vers les « Deux terres » où il finit par s'établir – et qui n'est pas sans rappeler cet *Ægyptos* auquel fait allusion Eschyle dans *Les Suppliantes*, qui était également un lointain descendant d'Io, et dont les fils, pour leur malheur, épousèrent leurs cousines, les fameuses Danaïdes.

Ainsi, comme descendant de Cadmos (et donc par lointaine ascendance directe, mais tout autant par « parenté collatérale »), Œdipe est directement relié à l'Égypte – ce qui donnerait un minimum de vraisemblance à la thèse de la *Black Athena*, selon laquelle la culture grecque ne serait finalement qu'un *surgeon* des civilisations proche-orientale et égyptienne : thèse ici renforcée par la présence de la Phénicie (la ville de Tyr), comme lieu de relais entre l'Égypte et la péninsule hellène.

On doit toutefois constater qu'Europe (qui a mythologiquement donné son nom à notre continent), enlevée par Zeus du sud au nord et d'est en ouest, accomplit le trajet inverse de celui qu'avait décrit Io, du nord au sud et d'ouest en est – comme si elle « annulait » la geste de son aïeule, cependant que, ravie par un taureau, elle complémente ainsi, dans